



À VOIR ABSOLUMENT ! (PARTIE I)

ARNAUD ADAMI - NOA CHARUVI - GOPAL DAGNOGO
DHEWADI HADJAB - BILAL HAMDAD
ANAÏS PROUZET - BÉLIZA TROUPÉ



En ces temps troublés où l'art est plus que jamais nécessaire à notre survie, Hélianthe Bourdeaux-Maurin, la directrice de H Gallery, a décidé de rassembler sept coups de cœur récents, sept peintres aux talents exceptionnels qu'il faut absolument découvrir.

Issus d'origines françaises métropolitaines ou d'outre-mer, américano-israéliennes, ivoiriennes ou algériennes, leurs regards sur le monde proposent des réflexions complexes et multiples mais leurs œuvres ont un point commun : une force magnétique, une esthétique magistrale qui nous rappelle que nous sommes vivants, ici et maintenant, que le plaisir de goûter, de voir et de ressentir l'art n'a pas d'égal.

Vernissage le samedi 15 octobre 2020 de 18h à 21h30

Exposition du 16 octobre au 5 décembre 2020,
du mardi au samedi de 14h à 19h et sur rendez-vous.



En ces temps troublés, il semble que la beauté a, plus que jamais, un rôle à jouer, qu'elle est, plus que jamais, nécessaire à notre survie. C'est pourquoi Hélianthe Bourdeaux-Maurin, la directrice de H Gallery, a décidé de rassembler sept de ses coups de cœur récents, sept peintres aux talents exceptionnels qui doivent absolument être découverts, si vous ne les connaissez pas déjà.

D'origines françaises métropolitaines ou d'outre-mer, américano-israéliennes, ivoiriennes ou algériennes, les regards sur le monde de ces artistes proposent des réflexions multiples autant sur la peinture elle-même que sur les conséquences des guerres, les rapports humains, la place des hommes dans la société du travail, la culture, le sacré, l'identité. Cependant, dans ces moments si particuliers où nous sommes cernés par l'incertitude, l'inquiétude, la maladie, parfois par la mort, nous avons besoin de regarder les œuvres d'un autre point de vue : d'un point de vue qui transcenderait les discours et les dénonciations, qui parlerait au cœur et à la sensibilité, plus encore qu'à nos cerveaux survoltés d'actualités. Ces œuvres diverses ont toutes cet élément en commun qui nous est si indispensable : une force magnétique, une esthétique magistrale qui nous rappelle que nous sommes vivants, ici et maintenant, que le bonheur de se baigner dans la couleur, les formes et dans cette étincelle indéfinissable qu'est le talent ne doit pas être oublié, que le plaisir de goûter, d'apprécier, de voir, de ressentir l'art d'une façon presque instinctive, viscérale et animale a toute sa place dans notre rapport aux œuvres.

ARNAUD ADAMI

Arnaud Adami a fait de l'usine industrielle le lieu privilégié de sa production picturale. « Travaillant régulièrement dans l'une d'entre elles, pour financer mes études, j'ai établi des ponts entre cette expérience et ma démarche artistique, notamment en développant un point de vue sociologique. Je cherche à retranscrire une perte de repères dans mes espaces picturaux, tel un ouvrier peut perdre ses repères lorsqu'il travaille ». Une série de portraits au réalisme photographique représente des ouvriers, ses collègues, dont le regard direct et franc exprime une vérité brute.

Suite à son arrivée aux Beaux-Arts de Paris, son travail a pris une direction nouvelle. Arnaud Adami évoque le prolétariat contemporain lié à l'ubérisation : des portraits de livreurs, reprenant les poses classiques de l'histoire de l'art, dégagent une dignité royale, en contraste avec leur condition précaire. De grandes toiles évoquent des figures de l'aristocratie, quand les moyens formats renvoient à un imaginaire religieux, et les tableautins réinventent la scène de genre ou la nature-morte. Arnaud Adami fait ressortir l'humanité profonde de ses modèles, dont les prénoms donnent leur titre aux œuvres.

Texte de Samuel Landée.

Né en 1995 à Lannion, Arnaud Adami vit et travaille à Paris. Diplômé de l'Ecole Nationale d'Art de Bourges (ENSA) en 2019 il est actuellement à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris (ENSBA), atelier de Nina Childress.



Arnaud Adami, *Thibault en costume de livreur*, 2019, huile sur toile, 195 x 130 cm



NOA CHARUVI

Au-delà du paysage urbain, Noa Charuvi est une peintre d'architecture, de tout ce qui entoure l'architecture, les chantiers, les hommes, les machines, les objets mais également de ce qu'elle signifie, au-delà de la matière et du matériau. Son père était architecte en Israël, ce qui a amené Noa Charuvi à passer des heures dans son bureau et sur des chantiers de construction alors qu'elle était enfant, ce qui explique sa fascination. Noa Charuvi vit depuis longtemps à New York mais, touchée par les destructions massives des maisons et des immeubles en Palestine, Noa Charuvi a créé une série très forte intitulée *Ruines* qui est autant une dénonciation qu'une étonnante célébration de la peinture elle-même, une peinture du chaos, à la limite de l'abstraction, dont une touche suffit à définir autant qu'à réduire à sa plus simple expression. La plus grande qualité de l'artiste est sans doute de savoir transcender l'horreur par la beauté, la forme et la couleur.

Née en Israël et basée à New York, Noa Charuvi est titulaire d'un MFA Beaux-Arts de la School of Visual Arts de New York et d'un BFA Fine Arts de la Bezalel Academy de Jérusalem. Elle a reçu le Prix de la Fondation Pollock-Krasner en 2018-2019. Les programmes de résidence auxquels elle a participé comprennent: Art Omi International Artists Residency à Ghent, NY, la colonie d'artistes Yaddo à Saratoga Springs, New York et The Keyholder Residency au Lower East Side Printshop à Manhattan. Son travail a été exposé internationalement, dans des lieux tels que le Bronx Museum of The Arts (New York), le Haifa Museum of Art et le Mishkan Museum of Art, Ein Harod (Israël). De récentes expositions individuelles présentant le travail de Noa ont eu lieu à la H Gallery à Paris et à Art100 à New York. Son travail a été publié dans Landscape Painting Now, une anthologie de la peinture contemporaine publiée par Thames & Hudson où elle est citée aux côtés de Peter Doig, Cecily Brown, Julie Mehretu ou David Hockney.



Noa Charuvi, *Grey Fridge*, 2012, oil on canvas, 76,2 x 101,6 cm

GOPAL DAGNOGO

Au-delà d'un syncrétisme culturel évident, les peintures et dessins de Gopal Dagnogo proposent plusieurs niveaux de lecture : un esthétisme hybride, une peinture de médiation, une réconciliation de l'humain et du sacré. Ces œuvres, en forme d'hommage à la banalité du quotidien questionnent l'identité, le relatif et les différences. Elles intègrent la dimension du sacré comme une nécessité intérieure pour nous interroger sur la tragédie humaine et notre relation au monde. Mémoire, conscience, souvenir, les images confuses se bousculent, s'entrechoquent ou parfois s'isolent. Godasses récurrentes, animaux de basse-cour égarés dans des décors d'intérieurs bourgeois plus ou moins chaotiques, arôme Maggi, Flag, Gordon's dry Gin...

Comme en surimpression, le peintre invente une mythologie contemporaine qui souligne les paradoxes intérieurs et les contradictions d'un monde à la fois plus policé et plus violent, plus respectueux et moins tolérant qui le fait réagir à coups de pinceaux.

Né en Côte d'Ivoire d'un père ivoirien et d'une mère française, Gopal débarque à Bordeaux en 1991 pour suivre un cursus en arts plastiques qu'il débute au lycée. En 1997 il retourne en Afrique et s'installe à Ouagadougou au Burkina Faso pour apprendre les techniques de bronze traditionnel. Trois ans plus tard il revient en France et s'installe à Paris. Entre 2001 et 2009 il fait le choix de renoncer provisoirement à la peinture. Depuis 2010 Gopal a participé à de nombreuses expositions en Afrique, en Europe, aux USA ou en Asie. Récemment il a participé à la 11ème et 12ème édition de la biennale de Dakar au Sénégal, Dak'Art (2014 et 2016), à la 1ère biennale de Kampala en Ouganda (2014), au 5ème festival Maiden Tour à Bakou en Azerbaïdjan (2014). Gopal a également été invité à différents programmes de résidences d'artistes, dont ART OMI New York (2014). Certaines ses œuvres font partie de collections publiques et privées, dont celle du Lissier Art Museum de Sassenheim, aux Pays-bas.



Gopal Dagnogo, Du poisson au verseau... chaos transitoire, 2020, acrylique et pastel sur toile, 150 x 150 cm

DHEWADI HADJAB

Dhewadi Hadjab, la peinture sous tous rapports

Mais quel rapport, serait-on tenté de dire ? Quel rapport entre ce corps tendu comme un arc et l'accoudoir du canapé sur lequel il se tend ? Au rapport naturel d'un corps avec l'objet fait pour l'accueillir et lui offrir la meilleure assise, le peintre répond par ce déplacement excentrique, sans rapport, où la gêne ne vient pas d'une figuration incongrue mais de deux données naturelles (un corps et l'espace) qui ne se rapportent soudainement plus l'une à l'autre. Alors, quel rapport ? Ce rapport que l'on dit pour la correspondance entre les parties d'un tout est sans doute la règle de l'art, figuratif comme abstrait, et que la peinture de la Renaissance a imposée, notamment par la perspective que Dhewadi Hadjab maîtrise à la perfection, jusque dans ses aberrations. En unifiant de manière mathématique toutes les figures dans un espace géométrique, en faisant que leur rapport soit logique (diminution des proportions à mesure que l'on s'éloigne du premier plan), ce « nouvel art de peindre », comme l'appelait Alberti en 1435, créait soudainement un accord qui semblait naturel entre les parties du tout : un corps proportionné pouvait rentrer en rapport avec un espace lui-même proportionné.

Mais quel rapport, encore ? Un rapport, c'est aussi une action de rapporter : de la terre portée dans un lieu, de l'eau par la marée. Mettre là, dans un endroit particulier, une masse, un objet, un corps qui n'y était pas auparavant. Des figures de rapport, sans doute, celles que le peintre dé-place dans des espaces familiers. Telle cette femme au pantalon rouge, allongé sans que l'on puisse en comprendre la logique (le rapport est aussi, comme très souvent dans la peinture figurative, une affaire d'histoire, de mise en récit. Quels rapports pouvons-nous imaginer entre les figures, entre les lieux, les gestes (un personnage monte-t-il un escalier ou le descend-il) ? et comment, à partir de ces termes, sommes-nous encouragés à établir une fiction dont tous les éléments ne sont pourtant pas présents : une femme est tombée dans l'escalier, l'a-t-on poussée ? - voilà le type de rapport que le spectateur ne peut s'empêcher de faire devant une image : les coussins ont été jetés par la femme, par une autre personne déjà partie (une de celle visible par la fenêtre), un cactus a été posé sur un canapé, un pan de la tapisserie a été arrachée ou est tombée par usure ?...) sur un escalier de bois. Son corps ne paraît pas se rapporter au lieu où il se trouve exposé mais comme rapporté d'ailleurs : d'un lit, d'un canapé, d'un tapis de coussins... Peut-être même ce corps pourtant habillé répond-il à l'effet d'un plaisir comme celui que l'on peut ressentir dans ce que la langue nomme un « rapport ».

Ou cet autre personnage, renversé sur un fauteuil, la bouche ouverte sur ses dents dont la passion semble sans rapport, sans lien avec la pièce vide où il se trouve, à la manière de ces hystériques de Charcot arc-boutées, soumises, par le moyen de leur corps affecté, à des attaques dont l'origine reste inconnue aux yeux extérieurs (« rapport » veut également dire ces remontées de vapeur de l'estomac à la bouche). Ce cri qui disjoint l'espace du « corps propre » et celui ambiant, commun et anonyme, et qui fait que le peintre nous donne là à voir, à sentir cette étrange mobilité d'un espace thymique, mouvant au gré des affects et ne s'accordant plus aux données de l'espace géométrique. Le vide est aussi bien celui, rationnel, de l'espace du monde que celui, subjectif, d'un cœur (comme rapporté de l'analyse d'une psychopathologie de l'espace par Ludwig Binswanger).



Et finalement, ce peintre couronné, regardant une toile (la sienne ?) n'est-il pas sans rapport avec le vieux Titien qui s'est lui-même représenté, dans une de ses dernières toiles, figurant le supplice de Marsyas, sous les traits d'un roi Midas désorienté. Un peintre couronné, aux oreilles d'ânes, affublé ainsi parce qu'il avait eu la folie de préférer la musique sauvage de Pan à celle harmonieuse, faite de rapports, d'Apollon. Sans rapport ? Je n'en suis pas certain...

Texte de Guillaume Cassegrain, professeur d'histoire de l'art moderne, Université Grenoble Alpes

Dhewadi Hadjab, né en 1992 à M'sila en Algérie, vit et travaille à Paris. Il sort diplômé de l'École nationale supérieure d'Art de Bourges en 2017 après un parcours de cinq ans à l'École supérieure des Beaux-Arts d'Alger. Il est actuellement étudiant en 4ème année à l'École nationale supérieure de Beaux-Arts de Paris (Atelier de Tim Eitel) et vient de gagner le Prix du Portrait des Amis des Beaux-Arts de Paris 2020.



Dhewadi Hadjab, *Sans titre*, 2020, huile sur toile, 130 x 97 cm

BILAL HAMDAD

Bilal Hamdad explore à travers la peinture le passage entre le secret, l'intime, l'invisible, la divulgation, le partage et le public. Son travail montre une dimension à la fois spontanée et maîtrisée qui invite à un rapport autant d'empathie que de force avec ses sujets. Sa peinture représente souvent des personnages solitaires, absorbés dans des activités qui sortent de l'ordinaire. Son inspiration est alimentée par des images restituées de la vie quotidienne : des photos prises dans la rue, dans les lieux publics ou des portraits d'amis et de personnes de sa connaissance. Ses peintures révèlent également sa fascination pour les ombres, les lumières et les espaces architecturaux. Pour peindre, Bilal Hamdad choisit des personnes anonymes croisées au hasard de la vie quotidienne, des personnages solitaires absorbés dans leurs activités ou figés dans leurs attitudes insolites. En les représentant comme les clichés fugaces de fragments de vie, il crée un espace pictural dans lequel il interroge l'idée d'intimité qui se dégage à leur insu. L'artiste essaie de mettre en valeur l'anodin, l'inaperçu et de rendre public l'aspect privé de ses personnages, leur jardin secret, tout en développant leur côté sympathique à travers une vision attirante et colorée.

Les personnages sont souvent représentés de dos ou allongés, leurs visages partiellement visibles. Et même lorsqu'ils sont représentés de face, leurs regards sont rarement directs, montrant qu'il leur est impossible de communiquer avec leur environnement. C'est aussi une absence de communication entre eux qui se fait jour dans le tableau, comme s'ils étaient enfermés dans leur individualité, dans leur isolement. Contrairement au *dasein* heideggérien, les personnages peints par Bilal Hamdad ne sont pas là. Ils n'habitent pas les lieux qui les entourent. Avec Bilal Hamdad, ce jeu entre visible et invisible s'inscrit dans ces énoncés symboliques : présence/absence et connexion/ déconnexion.

Ce lien entre le vide et le plein dans la peinture a parfaitement été décrit par l'écrivain et poète François Cheng : « Par le Vide, le cœur de l'Homme peut devenir la règle ou le miroir de soi-même et du monde, car possédant le Vide et s'identifiant au vide originel, l'Homme se trouve à la source des images et des formes. Il saisit le rythme de l'Espace et du Temps ; il maîtrise la loi de la transformation ».

Si l'artiste Américain Robert Smithson dans un article de 1968, qui fit date dans l'histoire de l'art, initia la dialectique entre le Site et le non-Site. Il définit le non-Site comme « une image logique en trois dimensions qui est abstraite, mais qui représente un site réel. », l'artiste algérien Bilal Hamdad, né en 1987, actualise ce questionnement autour du rapport entre le lieu et le non-lieu, omniprésent dans son travail. Un *non-lieu* est pour l'anthropologue Français Marc Augé, à l'origine du concept, un espace interchangeable où l'être humain reste anonyme. Sous le pinceau de Bilal Hamdad, ces non-lieux prennent la forme d'un quai de métro, d'un squat ou d'un bâtiment abandonné. Dans son travail, l'espace architectural est donc très important. Le portrait qui y figure n'est pas seulement pour lui un visage mais également



un autre espace qui complète la dimension picturale. Fasciné par le travail de l'ombre et de la lumière, l'artiste met en valeur leurs contrastes sur l'expression des visages et sur les contours de la ville. Bilal Hamdad capte ainsi l'instant, tout en développant son regard, au gré de pérégrinations visuelles où l'essentiel est exprimé, restitué aux yeux du public. Il peint la métropole parisienne en utilisant l'« herméneutique de la surface » théorisée par le sociologue allemand Siegfried Kracauer. Sa démarche plastique rejoint les théories de ce dernier quand il déclare que « le lieu qu'une époque occupe dans le processus historique se détermine de manière plus pertinente à partir de l'analyse de ses manifestations discrètes de surface, qu'à partir des jugements qu'elle porte sur elle-même ». Observation du temps présent, vrai témoignage social d'un temps, cliché de la surface donnant l'aperçu d'une histoire aussi personnelle que sociétale : les peintures de Bilal Hamdad peuvent être assimilées à un reportage sur sa vie passée et présente, et sur celle de ses contemporains.

Texte de Hélianthe Bourdeaux-Maurin

Bilal Hamdad est un peintre algérien qui vit et travaille à Paris. Après avoir obtenu son diplôme à l'École des Beaux-Arts de Sidi Bel Abbès en 2010, il poursuit sa formation à l'École des Beaux-Arts de Bourges, puis à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, d'où il sort diplômé en 2018. Bilal Hamdad a participé à plusieurs expositions collectives, dont La Petite Collection à la galerie Bertrand Grimont en 2018 et Enfance en eaux troubles à H Gallery en 2019. L'artiste avait déjà présenté son travail en 2012 lors d'une exposition individuelle à la galerie de la Maison de la culture Kateb Yacine à Sidi Bel Abbès, sa ville natale en Algérie. Il a également reçu plusieurs prix, dont le premier prix du Concours pour Jeunes et Toile au Salon Arts et Peinture de Bourges en 2013, le premier prix de la rencontre internationale des étudiants d'Arts à Saint-Rémy-de-Provence en 2015. En 2018, il a reçu le Prix Khalil de Chazournes de la Société des amis des Beaux-arts. Le travail de Bilal a déjà rejoint les murs de grandes collections privées. Ses œuvres sont présentes dans la collection Agnès B depuis 2018 et dans des collections américaines.

Quatre chemins, sa première exposition personnelle à Paris, présentée à H Gallery en décembre 2019 - janvier 2020 fut couronnée de succès avec des articles dans Le Monde par Philippe Dagen ou dans Le Quotidien de l'Art et par le prix de la Fondation Colas 2020. Son travail est également apparu dans Art Paris Art Fair, sur le stand de H Gallery en septembre 2020 et il fera partie d'une exposition collective de peinture à H Gallery entre octobre et décembre 2020, qui s'intitulera «A voir absolument ! (Partie I)».



Bilal Hamdad, *Le Songe*, 2020, huile sur toile, 162 x 130 cm

ANAÏS PROUZET

Anaïs Prouzet cherche à saisir et donner à voir la vie dans sa complexité, celle d'être aux prises avec la vie et la mort, le temps, la liberté, la souffrance et le bonheur. Avec intensité, elle recrée les expériences de sa vie qui sont les plus importantes pour elle au moment présent. Son principal défi se trouve directement dans le sujet qu'elle veut représenter, il s'agit de le rendre aussi fort et important qu'il l'est dans la vie. Face à un monde violent et brutal, l'artiste voudrait accorder la possibilité de transmettre encore du vivant sous toutes ses formes à travers la peinture et le dessin.

Anaïs Prouzet est une jeune artiste française, née à Grasse en 1992. Après deux années en écoles préparatoires à Paris, elle intègre en 2012 les Beaux-Arts de Nantes où elle sort diplômée en 2017 avec les félicitations du jury. C'est suite à un voyage en 2016 aux États-Unis en territoire indien que sa pratique du dessin se développe considérablement à travers la culture hopi qui va lui servir de point de départ à ses compositions au crayon et au fusain. Attachée depuis toujours au dessin, ses récents voyages l'ont amenée à diversifier sa pratique en abordant pour la première fois la peinture à l'huile en mars 2019 dans l'atelier berlinois d'Axel Pahlavi et Florence Obrecht. En 2019 elle obtient le prix Louise Baron d'Elstir pour ses fusains et est finaliste du Barcelona International Gallery qui a lieu durant la Barcelona Art week. 2020 est marquée par sa première exposition personnelle «Toute ma vie pour toujours» qui réunit pour la première fois son travail de dessin et de peinture. Récemment l'artiste a reçu une bourse de création pour son projet «Mécanismes de survie en milieu hostile» et participe au programme de résidence Création en cours des Ateliers Médecis depuis février 2020. Depuis 2017, ses œuvres font l'objet d'acquisitions dans des collections privées mais sont aussi présentées en galeries, musées et au sein de manifestations culturelles en France et à l'étranger.



Anaïs Prouzet, *Pas très loin. Pourvu qu'il existe*, 2020, huile sur toile, 73 x 92 cm

BÉLIZA TROUPÉ

Diplômée en Arts plastiques, Béliza Troupé est une artiste pluridisciplinaire basée en Guadeloupe. Son processus créatif puise son inspiration d'un patrimoine ancestral intrinsèquement liée à la Nature. Artiste-laborantine, Béliza applique dans ses œuvres un «soin» du corps par tous ses membres et de toute nature. Entre savoir traditionnel et conscience contemporaine, l'artiste traite des maux qu'elle observe ou qui questionnent son identité. Elle combine alors des organes, des parties du corps humains aux plantes médicinales en faisant appel à son héritage et à l'imaginaire collectif. Les œuvres se fondent et se confondent, mi-végétales et mi-humaines, produisant des hybridations chimériques et intemporelles, viscérales mais délicates. Son travail a été présenté lors de diverses foires et expositions internationales, en France, en Afrique et dans la Caraïbe.

Texte de Nina Sales.

Née en Guadeloupe, Béliza Troupé est titulaire d'un Master de Recherches en Arts plastiques de l'Université de Bordeaux 3 - Michel de Montaigne.



Béliza Troupé, *Fatale, Les Filles de l'Amour*, 2020, impression de dessins sur tissus et broderie, 40 x 50 cm